

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339
Impreso en las Talleres de El Suro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50
Numéro du jour	\$ 0 01	
ancien	\$ 0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

SALADE COSMOPOLITE

Autres d'un général allemand. — Bismarck est le... L'espionnage allemand — Pour l'histoire de l'histoire. — Félix Faure devant le tombeau de Carnot. — Les Dangeaux sont dangereux. — La fin du ver à soie et le triomphe du mûrier. — Un calembour.

Un officier allemand, le capitaine Zernin, vient de publier une collection de lettres inédites du général Von Goeben qui commandait, pendant la guerre de 1870-71, un corps d'armée autour de Metz et qui, ensuite, fut détaché contre l'armée du Nord, dirigée par Faidherbe. Ces lettres adressées par le général à sa femme, durant la campagne de France, sont pour ainsi dire des notes de brouillon et elles sont d'autant plus suggestives que leur auteur écrit sans reticences, sans préoccupations, au courant de la plume, sans poser, en quelque sorte, devant l'histoire. Ainsi, elles ont une plus grande valeur et aussi plus d'autorité.

L'une de ces lettres nous rapporte une parole de M. de Bismarck qui prouve que si les Allemands nous vainquirent, ils sentiraient néanmoins les effets de notre bravoure. Van Goeben rencontre le chancelier, le 16 août.

Les combats sont trop sanglants, lui dit celui-ci, nous perdons trop de monde. Chaque homme a sa valeur; nous ne savons pas comment les choses iront, lorsque nous négocierons la paix. Si les neutres tentent d'exercer une pression sur nous, il faut que nous puissions prendre une attitude énergique, au besoin mettre flamberge, au vent.

Voici un avertissement sur la préméditation de la guerre et l'odieuse espionnage allemand.

Nous avons reçu aujourd'hui une nouvelle d'une extrême importance. Tout a capitulé hier la voie ferrée vers Paris est donc complètement libre. Justement hier, nous avons chassé le chemin de fer construit par nous pour relier les tronçons existant en étant Metz, elle passe par Frouard et Pont-à-Mousson, de sorte que nous sommes également en communication avec Saarbrück.

La construction de cette ligne est particulièrement intéressante pour moi, car elle a été étudiée et projetée il y a quelques années, par le major B... qui nous a souvent raconté son importante histoire. Le major B... s'est fait passer pour un ingénieur civil français chargé de procéder au tracé de la ligne. Naturellement, les maîtres et même les gendarmes se sont empressés de l'aider, lui fournissant tous les instruments nécessaires.

Et puis maintenant Van Goeben écrit le jour même de la capitulation de Metz.

Tu vas bien me reconnaître, écrit-il à sa femme le 29 octobre; j'ai chargé le général Barkenow de me remplacer aujourd'hui pour présider aux formalités de la reddition de la place. Lorsqu'il s'agit de signer les Français, j'en suis avec plaisir; mais recevoir glorieusement ces pauvres diables, prisonniers de guerre, ça n'est pas mon affaire.

Et le lendemain:

Le succès est bien plus grand que nous ne l'avions supposé. 179,000 hommes prisonniers! A peine 20,000 malades, de sorte qu'il restait 159,000 combattants avec 300 pièces et 100 mitrailleuses! Et une pareille armée s'est laissée ainsi, cerner, n'a pas tout fait briser nos lignes d'investissement si espacées!

Puisse surlendemain

C'est incroyable, incroyable, une pareille armée prisonnière de guerre! Si j'avais eu 120,000 hommes, il y a quinze jours, avec le commandement en chef à Metz; c'est-à-dire avant que la famine démoralisât les troupes je serais sorti de Metz avec mon armée.

La cause est entendue, comme dit la Paix, à laquelle nous empruntons ces lettres. Le désastre français c'est Bismarck qui l'a consommé. Le traité de Francfort est l'œuvre de ce traître.

Une petite leçon du Figaro, toute pleine d'a propos.

M. Félix Faure a créé une tradition touchante en prenant la coutume de visiter le Panthéon le jour des Morts et de s'incliner devant la tombe de M. Carnot, son prédéces-

seur. Cette inspiration du cœur doit imposer silence à la critique et rallier au Président, justement soucieux de ne transgresser aucune des lois élémentaires des convenances, les suffrages et les sympathies de tous les gens bien élevés.

Après cet hommage très sincère au tact et à la bonne grâce personnelle du chef de l'Etat, nous n'en sommes que plus à l'aise pour signaler les mauvais services que lui rendent les bureaucrates qui rédigent d'ordinaire les notes communiquées à l'Agence Havas sur les actes quotidiens du Président et de sa famille. Ils ont, pour exprimer les choses les plus simples, des formules prétentieuses dont l'effet comique est irrésistible. Ainsi, pour nous faire savoir que M. Félix Faure s'était arrêté quelques instants devant le monument de M. Carnot, ils ont trouvé une phrase sentimentale qui évoque inévitablement chez les lettrés le souvenir du monologue de Charles Quint dans Hernani.

M. le Président de la République accomplissait, cependant, un devoir fort simple et il l'accomplissait simplement. Qu'il fut ému en passant devant les restes d'un homme qui a occupé sa situation et dont la destinée a été tragique, rien de plus naturel. Mais lui prêter un silence prolongé et théâtral qui jurerait avec sa bonhomie et avec ses façons d'être habituelles, c'est lui faire perdre le bénéfice d'un acte louable en soi, d'une pensée compatissante et généreuse.

Le zèle des dangeaux est toujours à craindre. Le président de la République devrait veiller de très près sur la littérature que lui font ses bureaux de l'Elysée.

Savez-vous qu'on est à la veille de fabriquer de la soie avec les feuilles du mûrier, sans avoir recours à l'intermédiaire de cet affreux ver pour lequel Pasteur créa une thérapeutique? disons-nous à la veille! La chose est même faite théoriquement et il ne s'agit plus que d'organiser industriellement la fabrication de ces fils de la Vierge qui ont fait damner bien des femmes. M. Pierre Valdagne, de la Liberté, dit à ce propos avec une légère pointe d'humour:

Les savants viennent de découvrir que le fameux ver à soie n'était pour rien dans la soie, et ils l'ont prouvé en fabriquant de la soie sans l'aide des vers. La soie, c'est le mûrier qui la produit, c'est dans les fibres du mûrier qu'elle se trouve et les vers ci-dessus à soie ne font que l'en extraire en la mêlant à leur sécrétion particulière qui leur permet de la filer.

Le ver à soie n'est pas un producteur de soie; il se contente de la mettre en valeur. De cette découverte, à analyser la sécrétion des vers à soie, à préparer une matière qui y ressemble et à traiter les feuilles de mûrier avec cette préparation, il n'y avait qu'un pas.

Il est franchi.

Nous allons avoir de la belle soie fabriquée industriellement. Ce qui est ennuyeux, c'est d'avoir été trompé si longtemps. Le ver à soie était considéré comme un animal sacré. On l'élevait, on l'entourait de soins, on se préoccupait, de ses maladies et de ses souffrances. On avait nourri dans mon pupitre, quand j'étais au collège. Ils ne faisaient que manger; j'en avais pour trois sous de feuilles de mûrier tous les jours! Et ils étaient fort laids. Un blanc jaune, gras, lourds... j'aurais dû me méfier.

Finie donc l'élevage des vers à soie dans les pupitres des potiches. Est-ce donc qu'il faudra travailler dans les lycées et collèges? Ça va changer les jeunes générations.

Les petites affaires de la Serbie mises en calembours par Jean Mitron:

Milan et son fils n'ont plus qu'à prendre à quatre mains les rênes du gouvernement serbe. On vient de leur signifier que le «char de l'Etat... est attelé».

Mais qu'en pense Nabaliet? Elle voudrait bien aussi entendre dire, de son côté: «Madame est... servile».

Une lettre

de Chateaubriand

«J'ai résisté à ma destinée tant que j'ai pu; mais enfin il faut qu'elle s'accomplisse. Je quitte la France où je ne puis plus demeurer.

En glissant les jambes dans mon pantalon de drap à petits carreaux blancs et noirs, un pantalon neuf arrivé dernièrement de Bédarieux, dont j'étais très fier, j'écoutais. Les éclats, dans la nuit tranquille, montaient enroulés et se perdaient aux extrémités du pays. J'éprouvai une aise véritable à me plonger, et je me replongeai la tête dans ma curette pleine, puis j'arrêtai une à une les pièces de mon vêtement, disposée la veille par Prudence sur une chaise, au pied de mon lit. J'allais lentement, très lentement. Un chardonneret qui, à la source de Fonjouve, ferait la toilette de ses ailes, de son bec. Voilà.

— Un peu plus vite, petit, me cria notre gouvernante, rôdant dans la salle, un mor ceau de cierge au bout des doigts.

— Et mon oncle, où est-il? lui demandai-je, surpris de voir le fauteuil de paille vide près du feu allumé.

— Ton oncle est parti pour l'église, des cinq heures. Il avait à confesser les gens des Passettes, du Fonjouve, du Jougla, qui ne peuvent pas venir à la paroisse le samedi... La journée sera rude pour M. le curé.

— La journée sera rude?... — Tu as donc oublié que c'est aujourd'hui la Fête des châtagnes?

Je ne l'avais peut-être pas oublié, car comment expliquer, sinon par la perspective d'une fête épanouie déjà sa joie sur mon lever, le plaisir que j'avais ressenti à l'aube, à m'habiller, toutes les choses fort ennuyeuses! Non, je ne l'avais pas oublié, la Fête des châtagnes; seulement le sommeil me tenait encore — ce sommeil de l'enfance qui ne va pas sans quelque analogie avec la mort, tant il est

je vendis mes guenilles et je vais en Suisse pour travailler. Ainsi va le monde mon bon ami; j'ai servi fidèlement trois rois, trois frères et j'ai été dépossédé sous Louis XVI... de mon patrimoine sous Louis XVI... de ma petite Vallée et de mes terres sous Louis XVIII... de mes pensions et de mes traitements sous Charles X; qu'importe; vive le roi quand même! J'espère que le travail auquel je me livre empêchera ma femme de mourir à l'hôpital, mon ambition ne va pas plus haut que cela, et je ne demande à Dieu qu'un peu de santé pour nous mettre à l'abri de la dernière misère. Vous partez mon cher ami, vous allez revoir Grenade et le beau pays que j'ai parcouru dans des jours plus heureux et déjà bien loin de moi. Saluez pour moi toutes les scènes où j'ai laissé ma jeunesse; quelque part que je sois, vous aurez là votre meilleur ami

De Chateaubriand.

NOUVELLE

Le courage de M. le Chevalier de Tresséuil, fragment des mémoires inédites de Mme la marquise de Launay-Lagrange, dame d'honneur de Mme la princesse de Conti.

Je suis encore toute essoufflée, malgré les soins qu'on m'a donnés ce matin mon apothicaire et les bonnes paroles de M. l'abbé des Gerlières, qui sort de chez moi, de la grande émotion que nous avons tous ressentie hier au soir au divertissement que donnait M. le prince. Cette émotion ne vient point tout de l'intérêt que nous primes au spectacle que de l'héroïsme dont lui prouve M. le chevalier de Tresséuil, cadet du comte de Legalliac, lequel a le très grand honneur d'être le fils de M. de Cambrai.

Le chevalier de Tresséuil est très beau, mais Mme de Vernières, qui s'y connaît fort en hommes, affirmait qu'il avait le sang aussi faible qu'une poularde et le cœur enclin à la timidité. Mme de Vernières d'ailleurs ne disait pas cela sans cause et ne hasardait point ainsi son salut par un jugement téméraire. Elle se souvient fort bien, en effet, qu'un jour où elle lui tendit son épaule pour qu'il l'embrassât, le chevalier s'enfuit à toutes jambes comme s'il avait vu la débauche ou le malin, et se détourna depuis lors de la compagnie de Mme de Vernières, qui eut le bon esprit de ne s'en point fâcher. Ces raisons et quelques autres de pareille qualité, nous avaient donné de M. le chevalier de Tresséuil une opinion qui, sans être défavorable, nous laissait dans le sentiment que nous n'avions à espérer à ce jeune homme ni nos moqueries ni nos faveurs, dont, avec lui, nous gardions la certitude de faire toujours l'économie.

Nous nous permîmes même à l'égard de M. de Tresséuil quelques plaisanteries peu dignes de notre âge et de notre situation, telles que de lui écrire de petits poëtes le conviant du bout de l'ail à des rendez-vous où il ne venait jamais. Si quelque jour pourtant il eut changé de manière et qu'il fut arrivé vers nous à l'heure dite, résolu à toutes les violences comme à toutes les galanteries, c'en eût été fait de nous. Mais nous pensions ne rien risquer avec M. de Tresséuil, et c'est en sécurité que nous prenions ainsi quelque distraction à vouloir noyer notre vertu dans un torrent à sec, et à exposer nos âmes à la fureur d'un ennemi toujours fugitif.

Je reste confondue depuis hier au soir de l'infirmité de nos jugements et des périls que nous avons courus. Il est extraordinaire que tant d'arrogance affligée à ce point des cœurs bien nés et qu'on ne puisse exactement dès l'abord juger sur la mine le fond de l'âme et connaître avec précision à leurs manières de quoi les gens sont capables. Je frémis et je pense que c'est de crainte, en songeant au scandale qu'aurait pu causer un grand jour les petites comédies que dans l'ombre nous nous donnions avec M. le chevalier.

La soirée d'hier nous a prouvé en effet, que loin de s'attarder à des timidités inutiles, M. de Tresséuil ne redoutait point pour le service d'une beauté de déployer le plus héroïque courage.

complet, absolu, — et, si mes jambes étaient réveillées, mon cerveau était encore endormi. — Ah! oui, la Fête des châtagnes! la Fête des châtagnes! répétait-je, battant des mains. Les châtagnes, chez nous, c'est le pain; et l'homme est ainsi fait que, lorsque l'épauille est promise avec abondance, il entre en joie. Le pain sera la vie pour lui, et plus on en aura dans la huche, plus on se sentira vivre, plus en réalité on vivra.

De là, dans nos Cévennes pauvres, des fêtes reluisantes, des fêtes à verres pleurants, des fêtes à coups de poings sonores au cabaret ou sur la place du village, des fêtes que M. Fuzien-Grimodais appelait «païennes», que mon oncle appelait «chrétiennes», et qui ne sont peut-être pour nos montagnards qu'une protestation bruyante contre la faim, cette louve décharnée hurlant sans cesse à leur porte, les talonnant sans cesse par les sentiers.

Cette année-là, les arbres craquaient sous les fruits, du quartier de l'Aire-Raymond au roc de Bataillo.

Sauf de rares interruptions, les sonneries continuèrent jusqu'à dix heures. A ce moment, notre cloche, plus vivement secouée par Landry, auquel venait de se joindre la tourbe des acolytes, enchaînée de tirer la corde, eut des volées encore plus claires, encore plus hautes. On eût cru des appels s'en allant au Jougla, à Fonjouve, aux Passettes annoncer le commencement de la grand'messe.

«Allons, Joseph Lasserre; allons, Jacques Arribas; allons, Julien, hâtons-nous: M. le curé monte à l'autel.»

Dès longtemps, Landry et moi nous avions été préposés à la sacristie. Nous n'étions pas

M. le prince, qui avait chassé tout le jour et saigné lui-même au carrefour de Bellefonds un beau jaguet, désirait que le divertissement fut donné de bonne heure en sorte que le coucher ne tardât point jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je soupirai donc avant la mort du soleil et j'eus cependant la honte d'entendre Mme la princesse me faire des leçons de reproches sur l'heure tardive à laquelle j'arrivais. Je prétextai des voleurs, et la paresse des porteurs, et m'excusai selon l'ordinaire par de vraisemblables mensonges. M. le prince était de fort belle humeur et bien que son visage fut brûlé par le soleil je ne me souvins pas l'avoir jamais vu aussi capable d'inspirer aux cœurs les plus prêts de ressembler aux rochers, de tendres sentiments et des flammes véritables.

Le spectacle commença par des danses parées et costumées, où de fort jolies personnes nous firent pendant quelques moments des grâces à la manœuvre. Mais soudain des brigands saisissant cette charmante proie et toute cette moquerie pardonnant à la brutalité des ravisseurs et n'en prenant motif que pour prêter des voluptés nouvelles à des gestes naturellement séduisants.

Le ballet terminé, ce fut tour de ces deux guitaristes que Sa Majesté fit venir de Vienne pour le petit orchestre de son théâtre. Ces messieurs prirent leurs boîtes de leur mieux, mais ne parvinrent malgré leur désir de nous plaire, qu'à nous faire regretter les brigands et les filles de tout à l'heure. Pour nous contenter, les guitaristes disparurent pour faire place à des comédiens qui firent la farce pendant un long moment, sans nous donner à rire, et nous pensions déjà que les bohèmes valaient encore mieux lorsqu'ils eurent la bonne idée de les aller rejoindre.

Le spectacle était terminé. Mais Mme la princesse proposa de ne se point encore quitter, et pour éviter que la société se séparât, Mme de la Morlière de bien vouloir se mettre au clavier sur lequel elle a acquis quelque facilité gracieuse.

Mlle de la Morlière, qui est fort jolie et qui possède des yeux assez semblables à de pâles violettes, pensa mourir de joie de frayer en entendant la proposition de Mme la princesse. Elle s'y rendit pourtant, comme il était facile de le prévoir. Mais il y fallut, paraît-il, d'autres cérémonies: Mlle de la Morlière implora quelque cavalier pour prendre soin du cahier de musique et qui devrait, selon la mesure, en tourner les pages. On ne savait trop qui désigner lorsque M. le prince qui aime à rire surtout les soirs où il a bien diné, aperçut M. le chevalier de Tresséuil qui se dissimulait, derrière la chanoinesse de Grégoire, pour mieux voir et parvenir. — M. le prince s'écria alors:

— M. de Tresséuil sera le pape de la musique; c'est lui qui nous chorgons de tenir la trame de la symphonie.

Ces paroles furent accueillies par une franche gaieté, et chacun avec cette méchanceté naturelle aux hommes lorsqu'il s'assemblent pour s'amuser (car il faut que leur férocité y trouve aussi son compte), se réjouit tout bas de la mine penchée avec laquelle M. le chevalier accueillait l'ordre de M. le prince.

Le visage tout rose d'avoir peur, les mains tremblantes, M. le chevalier vint s'asseoir aux côtés de Mlle de la Morlière. Celle-ci attaqua la symphonie avec quelque hésitation; ses doigts semblaient gêner, et elle pensa racher leur peu d'agilité par la violence avec laquelle elle en frappait le clavier.

A une belle et noble mélodie succédèrent des gammes qui me semblèrent bien avoir quelque chose de chromatique. Le bonheur de Mlle de la Morlière diminuait avec les pages du cahier de musique, que M. le chevalier tournait avec une attention pleine d'angoisse. Les gammes cessèrent et se résolurent en accords d'une grande beauté, déroulant lentement et non sans majesté leurs successives harmonies. Soudain, dans un de ces accords que les musiciens appellent point d'orgue, au milieu du plus parfait silence, un imperceptible, singulier, insinué petit bruit s'éleva, si court et si grêle qu'il fallait pour l'entendre une grande attention; cela fut plus discret qu'un souffle, aussi tenu qu'un soupir étouffé, un rien, un zéphyr. Ce fut pourtant le

se souvenir de cette dette attristait-il le pauvre officiant dans sa gloire?

Ce jour-là, jour bien entre tous les jours, mon oncle s'habilla pour le cheur sans le plus petit soupir.

Nous l'entourions, l'arrangions, le pompions; à deux reprises, j'osai, du bout des doigts ébouriffés ses cheveux trop plats. Sans interrompre sa prière: «Anté-mi-sam», il nous souriait. Il s'en alla précédé de huit acolytes. Tout aussitôt retentit l'«Asperges mo...»

— Viendrez-vous voir l'arrivée des Itamasseuses et des Bateurs, monsieur le neveu me demandait Landry.

— Les Itamasseuses?... Les Bateurs?... — Ce sont les gens qui viennent en gage chez nous pour ramasser les châtagnes, puis pour les battre quand elles sont sèches, qu'on en a fait des châtagnes...

— A quelle heure?

— Vers les deux heures généralement... Mon père doit aller conseiller Benoît Ouradou pour le louage de quelqu'un; il ne sera pas à la maison, et si vous voulez, je vous attendrai sur un banc de l'école.

— C'est dit.

Son père entendant l'«Introitus», Landry, qui l'aidait au latin comme à l'école et à la mairie, me laissa.

Ce Joseph Lasserre, des Passettes, et ce garde champêtre Laviron me firent si assez enragé! Mon oncle, songeant sans doute aux deux pauvres de saint Vincent de Paul, avait invité ces deux vieux à dîner, et Dieu sait le temps qu'ils mirent à dépêcher la soupe, qu'ils nous montagnés, on mange à midi.

point de départ de rires étouffés à grand peine devant l'éventail. La chanoinesse fut prise d'un hoquet violent et la duchesse de Placerdas dut sortir pour donner à sa joie quelque liberté.

Mlle de la Morlière était devenue pourpre. Maintenant ses doigts crispés plaquaient les accords les plus discordants. L'incident menaçait de tourner au tragique, lorsque M. le chevalier se leva et salua la société, et, avec une gravité parfaite, laissa tomber ces simples mots: «Que vos seigneuries m'excusent, il me faut prendre l'air.»

Soudain, les rires cessèrent; la mélodie reprit son cours harmonieux et les joutes de Mlle de la Morlière revinrent à de plus sages couleurs.

Chacun, et M. le prince tout le premier, s'accorda à louer l'héroïsme de M. le chevalier.

M. le prince déclara qu'il faut moins de courage pour mourir que pour tenir la conduite qui fait depuis hier la gloire de M. de Tresséuil. Tout bon gentilhomme doit penser de la sorte. On assure que la roi en sera informé, et pour ma part j'en éprouverai une satisfaction véritable, car je ne sais pas de plus noble action que celle de ce jeune homme, sauvant du ridicule une jeune fille impressionnable (!) et malheureuse. Les complaisances se doivent épouser, dit-on, et accorder pour la vie leurs âmes musicales et timides.

Septembre 1897.

Le respiration nasale

M. Max de Nysouty, nous parle du rôle principal de cet appendice dont jamais la grosseur ne gâta beau visage:

C'est l'époque annuelle des grandes chaleurs qui fatiguent et qui épuisent parfois. De tous côtés on dit aux fatigués, anémisés principalement par l'atmosphère insalubre des grandes villes: «Allez respirer!» Aller respirer! C'est bien dit, mais encore, et bien plus qu'on ne le pense, faut-il «savoir respirer» et pouvoir respirer.

On ne saurait croire combien la grande majorité d'entre nous, grands et petits, manque de cette faculté et de cette instruction élémentaire.

Ouvrez largement la bouche vous direz la plupart des conseillers; nous rempêtrons ainsi nous pompons d'air pur de la montagne ou d'air de la mer. Erreur complète nous dit le docteur Henri Mendel dans une excellente étude qu'il vient de publier sur la «Physiologie de la respiration nasale». C'est par le nez surtout qu'il faut respirer. On le sait vaguement, et l'on donne constamment ce conseil aux coureurs et aux bicyclist; mais sans être ni coureur ni bicycliste, tout le monde s'en trouverait bien.

Chose curieuse, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années, ainsi que le constate le savant docteur Gariel dans la préface du livre de M. Mendel, que l'on s'occupait du nez, de ses fonctions et de ses maladies. C'était, en vérité, manquer de flair scientifique au sens absolu du terme, car le sujet est d'une importance primordiale. On a remarqué, en effet, et constaté que les maladies du nez, en supprimant ou en restreignant la respiration nasale, retentissent sur l'organisme tout entier. Les infortunés enfants porteurs de végétations dites adénoïdes, chétifs, aux épaules étroites, sont des sortes d'atardés ou de crétins. Pourquoi? C'est parce qu'ils ont de fâcheux polypes dans le nez. Chez les adultes, ces mêmes polypes produisent de l'asthme et de l'emphysème avec tous leurs désagréments et tous leurs dangers.

En somme, une inspiration de même effort et de même durée doit, d'après le docteur Mendel, fournir un plus grand volume d'air par le nez que par la bouche. Or, qu'est-ce que la grande aspiration d'air, sinon l'oxygénation de l'organisme, la terreur des microbes, la santé! Mal respirer, c'est-à-dire respirer par la bouche, et non par le nez, du moins suffisamment, c'est se vouer à une as-

(1) Oh combien! (note de la Direction).

mais Laviron, âgé seulement de soixante-dix, quelle mollesse. Après chaque bouchée, il avait à rarrer une histoire de chasso, car il avait été un chasseur fameux, disait-il, en ses jeunes ans, et encore aujourd'hui il braconait un brin à l'occasion. L'insupportable bavard! La chose la plus agaçante en mon suprême ennui, c'était l'extrême complaisance de mon oncle à écouter ce radoteur. Il ne le quittait pas des yeux, l'encourageait d'un geste aimable, et s'il se prenait à rire, racontant un bon tour joué au genda mer, riait gentiment avec lui. Je dois l'avouer du reste, Laviron, qui négligeait volontiers son assiette, ne négligeait pas son verre, et sa langue, de plus en plus humectée, allait de plus en plus vite, tellement vite par-ci par-là qu'elle avait l'air de cabrioler sur les mots, souvent bredouillés, souvent indistincts.

Deux heures sonnèrent à notre pendule. — Et les Bateurs et les Itamasseuses? — Je me levai de table, chassé de ma chaise par une inquiétude, une envie de voir insurmontables.

Comme je m'élevais de la salle, non par la porte de la cuisine où Prudence aurait pu me retenir, mais par la porte accédant à l'escalier intérieur de la cure, lequel descendait à notre jardin des bords du Minier, mon oncle, se précipitant, me dit:

— Aujourd'hui, fête des châtagnes: afin que les étrangers qu'on attend puissent y assister au lieu de chanter les Vêpres à trois heures, nous les chanterons à quatre et demie.

Puis il me glissa très bas à l'oreille:

(A suivre.)

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(23) Du 13 Décembre 1897

CLAUDE

UNE FEMME

— Vous plaindriez-vous, si, après la récolte des châtagnes qui va commencer, je demandais à Benoît Ouradou de nous confier sa fille pour l'hiver? Xavière vous aiderait-elle; puis j'achèverais de l'instruire pour qu'elle devienne une parfaite institutrice...

— Omonieur le curé, quel bonheur d'avoir auprès de moi notre petite sainte Philomène de Camplong balbutia-t-elle, bouleversée et joyeuse tout ensemble.

— Il ne manquait plus chez nous que Landry, hasardai-je.

— Nous nous occuperons de ton affaire après la récolte des châtagnes, conclut mon oncle en adressant à Xavière un geste.

XVI

LES DEUX COUPABLES

Le dimanche, 23 octobre, le jour n'avait pas encore paru que, dans mon alcôve, au moment où j'aurais l'œil après une nuit consciencieusement remplie, l'entendie sonner notre cloche, lancée à tout branle et à tout battant.

Que se passait-il?

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Balmaceda 354 A 353, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Plateria
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"

Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1825)

Statutaires payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Depositos en todas las farmacias y droguerías

CARLOS SPANGENBERG & C. A

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

Con esta nueva preparación se blanquea
con sorprendente rapidez, obteniendo un
luz y fuerza extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y
Almacenes de Chimarrones.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, Urm. S.D.

ULTIMA NOVEDAD

Perfumeria

IXORA

ED. PINAUD

PERFUMISTA

JABON.....IXORA

ESENCIA.....IXORA

AGUA de Tocador.....IXORA

POMADA.....IXORA

ACEITE para el Pelo.....IXORA

POLVOS de Arroz.....IXORA

COSMETICO.....IXORA

VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37

PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TENU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

30 — CALLE CANELONES — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCE		UNO	DOCE
Dado higiénico, con ropa . . .	\$ 0,30	\$ 3,20	Baño sulfuroso, con ropa . . .	\$ 0,60	\$ 6,00
" " sin ropa . . .	0,25	2,50	" " sin ropa . . .	0,50	5,00
" de simon, con ropa . . .	0,40	4,00	" de ducha escocesa, con		
" de simon, sin ropa . . .	0,35	3,50	ropa . . .	0,45	4,50
" de afrocho, con ropa . . .	0,40	4,00	" de ducha fría, sin ropa . .	0,30	3,00
" de afrocho, sin ropa . . .	0,35	3,50	" de ducha fría y lluvia . .		
" alcalino, con ropa . . .	0,30	3,00	" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
" alcalino, sin ropa . . .	0,25	2,50	" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
			" de ducha fría y lluvia . .	0,30	3,00
	</				

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente

161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37.

PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS

que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois
colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incompréhensible: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Orientale», 16 Maciel.
MONTEVIDEO

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLES

ORELLANA

Capitan: R. ARCHER

Saldrá el 17 de Diciembre de 1897

Para Rio Janeiro, San Vicente, C. V., Lisbon, Vigo, La Pallice (La Roche-
lle) y Liverpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A 7000 EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros

La Compañía expide pasajes para Vigo, Liverpool, Cardiff, Gijón, Coruña, Santander,
Ferrol y Bilbao.Todos los vapores llevan médico y macama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todos
los mejores modernos para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Feuilleton du «Courrier Franco-Orientale»
(184)

Da 13 Décembre 1897

L'ESPE

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

III.—Haute et basse pègre

CHAPITRE XI

L'ÉVASION DE MÉNÉGANT

Qu'étaient, dit Ménégant, qui avait été arrêté
en Angleterre par H. Miller dans les condi-
tions que nous avons racontées et dont l'ex-
traition avait soulevé d'extrêmes difficultés,
attendant que l'accusé se prétendait Hollandais,
Qu'étaient, dis-je, tenu absolument à ne pas
faire connaissance avec les jurés et à être porté
manquant devant la cour d'assises.

C'était un de ces hommes énergiques et
adroits pour lesquels les prisons n'ont pas
de secret: il savait tous les petits moyens
employés par les prisonniers pour communi-
quer entre eux.

Or, les prisons modernes, comme Mazas,
si bien aménagées soient-elles, ont un petit
inconvenient. Les water-closets établis dans
chaque cellule servent, à tous ceux qui n'ont
pas l'odorat trop délicat, de cornet acousti-
que.

C'est ainsi que Quériaux était parvenu à
communiquer avec un nommé Marius Pré-
vot, qu'il connaissait, et qui devait, sans
doute, être transféré de Mazas à la Concier-
gerie le même jour, puisque tous deux devaient
comparaitre en même temps devant les jurés.

A dix heures du matin, le panier à salade
entra dans la prison de Mazas, et un garde
municipal, muni des ordres d'extraction né-
cessaires, prévit l'irruption de Ménégant et du
nommé Prévot dont je viens de parler, et d'
autres prisonniers de moi-même importance.
On sait comment sont faits les paniers à
salade: chaque homme étant enfilé dans une
étroite logelette un corridor étant ménagé

entre les deux rangées de cellules que con-
tient la voiture.

Tout au bout du corridor se tient le garde
qui a la responsabilité des prisonniers.

Ménégant et Prévot occupaient des logettes
contiguës. Les cellules ne sont séparées que
par une mince cloison de bois et les inculpés
en levant un peu la voix peuvent se faire
toutes les confidences possibles sans crainte
que leur conversation soit surprise par le
garde républicain chargé de les surveiller.

Ménégant avait sans doute reglé, depuis
longtemps, tous les détails de son plan d'éva-
sion, de complicité avec Prévot. Il s'était mis
de tabac à priver pour aveugler le garde
municipal, et était arrivé à se procurer: on
ne sait encore comment, un couteau à lame
longue et solide.

Il était un peu plus de dix heures et demie
la voiture cellulaire tournait au grand galop
l'angle de la rue de Bercy et de la rue Traver-
sière, à quelques mètres de la prison quand,
d'une violente poussée, Ménégant et Prévot
enfoncèrent simultanément la porte fragile de
leur cellule, et firent irruption dans le cou-
loir de la voiture.

Le garde Lucionni n'avait pas en ce temps
de sa remette de sa surprise, qu'il recevait
dans les yeux une poignée de tabac qui l'aveu-
glait complètement. Pendant qu'il cherchait,
d'une main tâtonnante, le cordon d'appel qui
met en communication le gardien de la voiture
avec le conducteur, comme dans les omnibus,
Ménégant réussissait à ouvrir, avec son cou-
teau, la porte du véhicule.

D'un bond, les deux inculpés firent sur la
chaussée et, pendant que la voiture restait en
panne, que le garde municipal se frottait les
yeux et que le cocher perdait un temps pré-
cieux à descendre lourdement de son siège,
Ménégant et son compagnon s'enfuyaient par
la rue Transversière dans la direction de la
Seine.

Cependant l'alarme avait été assez rapide-
ment donnée; des gardiens et des passants
s'étaient mis à la poursuite de ces fugitifs qui
avaient pris une grande avance sur les pour-
suivants, mais Ménégant qu'on perdait
bien tôt de vue.

Après une course de plus d'un quart
d'heure, Prévot fut rejoint et réintégré à
Mazas.

Je n'étais point encore tout à fait malade
et je descendais à mon cabinet, quoique sou-
ffrant cruellement des yeux, le jour de cette
évasion du complice de Casusse.

Ma première pensée fut que Ménégant allait
filer sur Ostende ou Londres, où il avait des
complices et probablement de l'argent caché,
et je me mis en devoir de faire partir, le soir
même, des agents, voulant, à tout prix, que le
plus bel ornement de la banlieue Casusse, qui
allait figurer aux assises, ne manquât pas à
la collection.

J'avais déjà donné à Houllier l'ordre de
partir pour Londres, quand un de mes agents
entra dans mon bureau et me dit:

— Chef, qu'est-ce que vous donneriez à ce-
lui qui vous apporterait de bons tuyaux,
Quoique les ressources de la Sûreté ne soient
pas considérables, j'étais aussi large que je
le pourrais, en pareille occasion. Je fixai un
chiffre, et l'agent m'amena un indicateur qui
me dit savoir, d'une source absolument sûre,
que le lendemain matin, à onze heures, Ménégant
se présenterait chez un marchand de vins
d'une rue du quartier Saint-Georges pour y
chercher un pantalon.

J'avais peine à croire, je l'avoue, d'un hom-
me qui se savait traqué de tous côtés comme
Ménégant, qui n'avait qu'à acheter le premier
journal venu pour se rendre compte du bruit
énorme fait par son évasion, s'attardant ainsi
pour un malheureux pantalon, au lieu de fuir
rapidement une ville où tant d'agents le con-
naissaient.

Mais comme la plupart du temps les plans
des malfaiteurs sont le contraire de la logique
je pris les précautions nécessaires: sur mon
ordre, le lendemain matin, Jaume, Herbaud et
un troisième agent nommé Daube, arrivaient
à l'en-troit indiqué par l'indicateur.

Mais la rue était peu passagère et Jaume fit
cette judicieuse réflexion: nous ne pouvons
rester là tout les trois à faire les cent pas
sans être remarqués; si Ménégant arrive par
un bout, il va dévaliser la rue; s'il nous aper-
çoit, nous sommes brûlés.

(A suivre.)